

Septembre - Octobre 1929 -

LA CRITIQUE

LE CŒUR ET LA RAISON  
OU  
LES SCRUPULES DE CHARLES DU BOS (1).

Je sais peu de livres parus ces dernières années qui m'aient autant « pris à la gorge » que ce *Dialogue avec André Gide de Charles Du Bos*. Cela semblera sans doute paradoxal de voir naître l'émotion d'un livre de critique. Mais outre que le sujet en est digne, l'intérêt, ou l'émotion réside dans la lutte entre la raison de Charles Du Bos et son cœur. On ne trouvera pas dans ce livre, ces paragraphes attachants et pathétiques qui font le succès d'un livre comme : *Poètes et nevrosés* d'Arvède Barine; le pathétique n'est pas dans l'objet, à peine dans le sujet : la chose est plus subtile, et difficile à limiter.

Charles Du Bos lutte contre l'inclination affectueuse d'une vieille et solide amitié — quand on a fini ce livre « accusateur » on ne peut pas douter de cette amitié — il s'insurge contre l'attrait musical de la prose gidienne; parfois il condamne Gide pour des raisons esthétiques, souvent pour des questions purement éthiques.

\*  
\* \*

Le livre de Charles Du Bos a été complété à des époques différentes, et les dates ont ici toute leur importance.

L'étude sur la *Symphonie pastorale*, est de janvier 1921, les *Cinq Entretiens sur André Gide*, des 23 et 30 mai; 6, 13 et 20 juin 1925. *Numquid et tu*, d'avril 1927. *Le Labyrinthe à claire-voie*, de juillet 1927, juillet 1928 et la *Lettre Envoi à André Gide*, des 9, 30 août 1928.

Jamais peut-être dans l'histoire d'une amitié littéraire (et elle n'est pas que littéraire, mais c'est ici le seul point qui doit nous retenir, les dates n'auront eu cette valeur.

*La Symphonie, les Entretiens et Numquid et tu*, c'est la plaidoirie, *le Labyrinthe*, un réquisitoire angoissé, *la Lettre Envoi*, une justification du réqui sitoire, une excuse qui appuie.

(1) *Dialogue avec André Gide* (Sans-Pareil).  
*Byron* (Le Concillabule des Trente) (Sans-Pareil).

Le réquisitoire est vraisemblablement déclenché par la publication de *Si le grain ne meurt*. Du Bos pour des raisons que l'on comprend fort bien voulait que le livre ne parût pas du vivant de l'auteur « à cause de certaines pages ». Cette confession par endroits admirable, paraissait dans le même temps que le livre si attachant *Numquid et tu*, où la conscience d'André Gide subit les rudes et délicieux assauts de la foi.

Si je tiens tant aux dates, pour ce qui est du réquisitoire, c'est que M. Charles Du Bos précise : « *Le Labyrinthe à claire-voie* » fut commencé le 14 juillet 1927 et mon retour EFFECTIF (c'est moi qui souligne) à la foi catholique eut lieu le 30 du même mois (p. 328).

*Le Labyrinthe* fut, du moins en pensée, commencé bien avant.

Au mois de juin 1927, j'eus le grand plaisir d'être présenté à Charles Du Bos chez des amis communs, les D..., et je me souviens parfaitement de la conversation que j'entendis alors. A cette époque je voulais déjà la publier, mais un scrupule bien légitime de notre hôtesse m'en empêcha. La voici très fidèlement reproduite :

Une dame demande :

— Dites-moi, Charles Du Bos, que pensez-vous de *Si le grain ne meurt*? (On venait d'en arrêter le tirage et l'intérêt en était accru).

— A quel point de vue ?

— Eh ! mon Dieu, du point de vue de l'éthique.

Charles Du Bos hésita un instant, puis il répondit :

— C'est un livre dangereux (je ne puis rendre l'accent nuancé de la voix qui corrigeait le mot répondant imparfaitement à la pensée de Du Bos), puis il ajouta : je le condamne sur ce chef pour des raisons personnelles, et peut-être que du point de vue de l'esthétique, on pourrait...

Ici M. Gilbert des Voisins entra et l'on parla d'autre chose.

Cette conversation eut lieu, aux environs du 20 juin 1927, soit vingt-quatre jours avant le commencement du *Labyrinthe*, et quarante jours au moins avant le retour effectif de Charles Du Bos à la foi catholique.

Charles Du Bos est déjà séparé de Gide. Dès *Corydon*, il gardait (juin 1925) un dernier espoir que *Si le grain ne meurt* ne parût pas du vivant de Gide. « Je désirais moins que jamais accuser nos points de désaccord ».

Mais la publication du livre incline Du Bos à ne pas cacher « un décalage entre ce que j'exprimais de ma pensée à votre sujet [Gide] et la totalité de cette pensée elle-même ».

Combien il est émouvant de voir l'auteur du *Dialogue* se défendre de sa sévérité. Le cas est ici troublant.

Deux mobiles déterminèrent Du Bos à traiter son sujet.

L'importance, que je qualifierai de géographique, d'un auteur tel qu'André Gide, et son amitié pour Gide. Au début l'amitié l'emporte, l'intelligence si subtile du critique est une arme à un tranchant. Elle ciselle la pensée gidienne et pare les attaques de l'inconscient, du « fond ». Mais peu à peu (1925), le désaccord intellectuel se précise, il y a *décalage* et souffrance. Brusquement la foi intervient, et fait dévier le problème du plan de l'esthétique sur le plan purement moral, sur un plan moral où est inscrite la notion du péché. Et Charles Du Bos ne se croit plus autorisé au silence; il faut exprimer *la totalité de la pensée*. L'amitié a recours alors à cette feinte admirable : « Jusqu'à présent dans mes écrits je n'ai *tout* dit, je n'ai sorti le *fond* que lorsqu'il s'agissait des morts : quand il s'agissait des vivants au contraire, à tout moment l'être humain a freiné en moi l'esprit. Vous êtes le premier vivant que j'ai traité comme un mort ».

Oui, j'entends bien que l'excuse est magnifique, mais elle ne satisfait pas l'auteur, elle ne l'« en laisse pas moins mécontent de [lui], affligé, sur le plan qui est le [leur], sur le plan de l'intimité ». L'ami désavoue soudain le critique : « Si le *ton* du *Labyrinthe à claire-voie* vous blesse, cela suffit par définition pour qu'à mes yeux ce ton soit dans son tort ».

..

Parvenu à ce point de ma note, je crois que j'ai laissé dans l'ombre ce qui constitue pour moi la cause essentielle du différent Gide-Du Bos. Elle réside dans la différence fondamentale de leur essence, de leur fond.

« Vous éprouvez toujours le besoin, disait Gide à Du Bos, de pouvoir vous donner à vous-même l'*approbatur* », et l'auteur du *Dialogue* confirme cette affirmation. Gide, lui, à constamment tendance à se [retirer sans vraiment jouer la partie].

« La nécessité de l'option me fut toujours intolérable » dit Ménélaque. « Tout choix est effrayant quand on y songe » poursuit Gide. Entre l'approbateur nécessaire à la marche en avant de Du Bos et cet éternel balancement indispensable à Gide, doit se situer le point névralgique de leur *décalage* intellectuel — je dirai même spirituel. Le besoin d'affirmer se heurte au